

"Tartuffe", le grand bond dans le temps

ON A VU La création de Macha Makeïeff, à La Criée, séduit par l'actualité qu'elle donne au texte de Molière



Le vénérable Tartuffe (Xavier Gallais) en train de séduire Elmire (Hélène Bressiant). / PHOTO VALÉRIE VREL

Ah ! Pour être dévot, je n'en suis pas moins homme". Ce vers du troisième acte pourrait résumer à lui seul le toxique Tartuffe. Parce qu'il porte en lui à la fois le mensonge et l'aveu de l'hypocrisie. Faussement dévot, calculateur, habile manipulateur qui a pris sous sa coupe un riche chef de famille, Tartuffe n'est qu'un homme assoiffé du pouvoir qu'il peut gagner sur les autres, de la fortune qu'il peut obtenir d'eux.

Longtemps interdit, dans sa version première, pour l'effet négatif qu'il aurait pu produire sur l'autorité de l'Eglise (on parla longtemps de "l'Affaire Tartuffe"), ce puissant texte de Molière est arrivé sur la grande scène de La Criée, dans la très attendue mise en scène de Macha Makeïeff. Pour sa dernière création en qualité de directrice du Théâtre national de Marseille, Macha Makeïeff a choisi Tartuffe "comme une évidence". Une évidence à laquelle, avec malice, esprit joueur, sens du plateau et envie de nous interpeller, elle apporte une grande fraîcheur de regard. D'abord parce que ce *Tartuffe* a fait un grand bond dans le temps pour se camper dans les années 1960. Certes, ce n'est pas la première transposition de l'œuvre mais celle-ci fonctionne particulièrement bien. La famille y gagne en liberté de ton (avec des ados ouvertement en guerre contre les adultes), la maison bourgeoise se pare de couleurs flashy, avec un décor à double niveau qui permet de rendre très lisibles les scènes où les uns espionnent les autres ou de transformer la mezzanine, en un rien de temps, en effrayant lieu de culte peuplé d'une volée de

"Ah ! Pour être dévot, je n'en suis pas moins homme", dit Tartuffe au troisième acte.

corbeaux empaillés. Ce n'est d'ailleurs pas le seul clin d'œil adressé à Hitchcock : un portrait de l'ancienne maîtresse de maison trône dans cette déco très pop, comme dans le film *Rebecca*, pour rappeler à la nouvelle épouse d'Orgon - Elmire (Hélène Bressiant) - que sa place a été autrefois occupée par une autre.

Tartuffe en opposition avec l'univers pop

Le talent de Macha Makeïeff s'exerce notamment dans la construction des personnages qui obéissent à un impressionnant sens de la précision : Orgon (Vincent Winterhalter) est un homme élégant, un peu dépassé. On sent qu'il a lâché prise sur bien des points, quand de retour chez lui, il découvre une famille en crise et plus que ça. Un peu absent, il n'en a pas moins une présence épatante. Sa façon de s'enquérir de l'état de Tartuffe dans le premier acte est irrésistible, sur le registre assez rare de l'attendrissement. Autres personnages, Cléante (Jin Xuan Mao) en dandy pop, les enfants Mariane (Nacima Bekhtaoui) et Damis (Loïc Mobihan) en conflit ouvert, Dorine, l'amie de la famille (Irina Solano) aussi insolente que dénudée (magnifique en déshabillé vert), Madame Pernelle dont les phrases se terminent en envolées lyriques (Jeanne-Marie Lévy) et dont l'allure excentrique vient en oppo-

sition avec son âme pétrie de bondieuseries. Et jusqu'à Flipote, la bonne, à qui Pascal Ternisien, avec son chignon brinquebalant, apporte un côté décalé. Décalée tout autant, la bande son qui vagabonde de *You Make Me Feel Like A Natural Woman* d'Aretha Franklin à *Pepito mi corazon* des Machucambos. Les sons de Sébastien Trouvé ramènent la pièce vers son aspect le plus inquiétant comme le personnage de Tartuffe (Xavier Gallais), traité plus traditionnellement, corseté de noir, les cheveux longs, bleutés. Sa très belle incarnation du Mal va chercher du côté de la sensualité, sans doute faut-il voir là l'influence de *Théorème*, le film de Pasolini qui a accompagné le travail de création de Macha Makeïeff. On retrouve dans ce *Tartuffe* sa signature, tant dans le soin accordé aux objets (du Polaroid au club de golf) que dans le rythme ou encore dans sa façon d'éclairer le drame par l'humour.

Au final, c'est une profonde réflexion sur les mécanismes de l'emprise qui nous est proposée avec beaucoup d'allant. Tout autant que sur les difficultés à y résister : car quelles que soient les stratégies choisies (argumentation, rébellion, soumission, ruse), elles ne parviennent pas à contrarier la fourberie de Tartuffe. On en tirera donc la leçon bien actuelle que sous peine de devoir s'en remettre à un pouvoir supérieur dont on ne connaît pas les limites de la bienveillance, c'est dès le départ que doivent être conjurées les manipulations.

Olga BIBILONI

"Tartuffe", à voir jusqu'au 26 novembre à La Criée, 04 91 54 70 54 avant une tournée partout en France